

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 27

Artikel: Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après 1845, la salle de l'Evêque a été restaurée avec plus ou moins d'art, et le passage secret fermé par des boiseries. Il est à regretter qu'on ait détruit cette curieuse porte et que le cachet antique de la salle n'ait pas mieux été conservé.

Nul n'exprimera le même regret à la disparition des *ruelles de l'Hôpital*. Et cependant l'œuvre de destruction à laquelle elles vont être livrées dérangera bien des êtres de diverses espèces, bien des locataires à deux, quatre, huit pattes et plus.

La plupart de ces maisons sont très anciennes, et quand le marteau démolisseur les attaquera, de nombreux réduits verront pour la première fois, depuis des siècles, les rayons du soleil. Des légions de souris qui y vivaient en bonne harmonie, des rats centenaires qui y ont blanchi et perdu leurs dents, seront complètement ahuris à la vue de la lumière et à l'effet du grand air. Soucieux et irrités comme des bohémiens qu'on débusque de la forêt où ils sont établis, tous ces hôtes à longue queue chercheront au hasard quelque nouveau gîte en se dispersant à droite et à gauche. Gare aux voisins!

Mais la brise du matin passera comme un souffle régénérateur sur ces ruines poudreuses et tendues de toiles d'araignées; et quand le sol en sera complètement libre, une large rue, avec de beaux trottoirs ornés de petits arbres, laissera voir en plein, du haut de la Mercerie, le grand portail de la cathédrale, mettant ainsi en communication directe la maison de Dieu avec l'Hôpital, deux édifices séparés jusqu'ici par un milieu peu en rapport avec leur destination.

L. M.

Locutions Proverbiales

Les délices de Capoue. — Après la bataille de Cannes, Annibal, à la tête de son armée victorieuse, alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue, ville qui offrait le séjour le plus délicieux de toute l'Italie; là, suivant quelques historiens, ses soldats s'amollirent et perdirent toute leur ancienne valeur. Ces mots : *delices de Capoue* sont restés dans toutes les langues modernes pour désigner un état moral où les ressorts du corps et de l'esprit se détendent et s'amollissent.

Du Capitole à la roche Tarpéienne il n'y a qu'un pas. — A Rome, le Capitole, où les vainqueurs montaient en triomphe, était situé près de la roche Tarpéienne, d'où l'on précipitait les criminels. Au figuré, cette phrase signifie que le plus brillant succès peut être aussitôt suivi d'une chute éclatante.

Ecuries d'Augias. — Augias, roi d'Elide et l'un des Argonautes, possédait des étables renfermant 3,000 bœufs, qui n'avaient pas été nettoyées depuis trente ans. Hercule étant arrivé dans ses Etats, lui proposa de nettoyer ses écuries, ce que le héros fit en un seul jour en détournant le fleuve Alphée, dont il dirigea les eaux à travers les étables. Les *écuries d'Augias* sont restées célèbres et l'on fait de fréquentes allusions à ce travail d'Hercule.

Voici une circonstance où cette allusion a donné lieu à une équivoque plaisante. Le maire d'une commune française parlant, au sein du conseil municipal, d'un de ses administrés récalcitrants, s'était écrié : « Que Simon Breloque ne m'échauffe pas la bile! S'il en fait trop, j'irai voir le sous-préfet et je *balaierai les écuries d'Augias!* »

Or, demeurait précisément dans la commune un petit fermier qui s'appelait Auzias, nom assez commun dans le Midi. Cet Auzias possédait une écurie, comme tous les cultivateurs quelque peu aisés. Le propos lui fut redit et l'agita si terriblement qu'il passa deux nuits sans fermer les yeux. Le surlendemain, il vint trouver le maire, un énorme balai à la main, et lui dit confidentiellement : « Monsieur le maire, si vous trouvez mon écurie, malpropre, ayez la bonté de me le dire; mais ne me faites pas l'affront de la balayer vous-même. »

Faire le diable à quatre. — Il y a trois et quatre siècles, à l'époque où florissaient sur le théâtre français les représentations des mystères religieux, on donnait aussi des pièces appelées *diableries* qui faisaient les délices du peuple. Couverts de peaux noires et cachés sous des masques affreux, les acteurs poussaient des hurlements, vomissaient des flammes et faisaient toutes les contorsions imaginables pour donner une idée aussi exacte que possible de l'enfer et de ses tourments. Dans les petites diableries représentées par deux diables seulement, le bruit et le mouvement étaient déjà considérables; mais dans les grandes, où quatre diables se *déménageaient comme des démons dans l'enfer*, le vacarme était à son comble. Ce sont ces quatre diables qui ont traversé les siècles pour nous laisser une locution. Peut-être a-t-on dit dans l'origine : *faire la diablerie à quatre*; mais dans la rapidité du langage, le diable se sera substitué à la diablerie, et comme le mal n'est pas grand, personne n'a réclamé.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

IX

Aux fureurs de la jalousie, Gérard joignit cette honte qui l'accompagne. Le coup était manqué, sa rage se tourna en confusion; et voyant arriver une confrérie de pénitents, il rencontra son épée. Mais on veut savoir comment il se trouvait là. Sorti par hasard de chez lui, il suivait le chemin qui est sur la droite de la rivière, lorsque apercevant sur le rivage opposé un chevalier près de Catherine, il imagina aisément qui ce pouvait être; et se glissant jusqu'au pont de bois, à la faveur de la saillie d'un roc, il allait séparer ces amants par un coup affreux. Sans la bonne Luce, c'en eût été fait: Toutefois, Catherine ne daigna pas même lui faire un reproche, et se disposant à se retirer : « Adieu, sire chevalier, dit-elle à Grandson, je vous tiens compte, comme je le dois, de m'avoir sacrifié le ressentiment le plus juste... Puisse la cour d'Edouard vous tenir lieu de la patrie dont je vous exile! Mais vous laissez ici des souvenirs que le temps n'effacera point. »

Après ce discours, elle s'éloigna avec Luce, et fut se renfermer dans son manoir, tandis que Gérard se mêlant à la

confrérie de pénitents, qui faisaient une procession à l'en-tour du promenoir, disparut aux regards du chevalier.

Demeuré seul à la place que Catherine vient d'occuper, Grandson s'abandonna à la rêverie, où le charme du local, joint à la situation de son cœur, le plonge insensiblement. La solitude et le silence, le murmure du vent qui agite le feuillage au-dessus de sa tête, et celui de l'eau qui coule à ses pieds, tout est analogue au besoin qu'il a de se recueillir. Il se retrace cet adieu que son amante vient de prononcer: gestes, son de voix et paroles, tout est présent à sa pensée. C'est Gérard qui lui a valu un adieu aussi tendre. Seule avec son chevalier, Catherine ne se fut pas permis de l'assurer d'un souvenir que le temps n'effacerait point....

La nuit surprend Othon dans ces réflexions; et bientôt une obscurité totale l'environne. La lumière qu'il aperçoit à travers les arbres lui indique ce manoir détesté, où l'objet de son amour respire à côté de celui de sa haine; cette lumière lui sert de guide pour s'en rapprocher. Il se lève, traverse le pont, suit le sentier qui se présente au-dessus des rochers qui surplombent en cet endroit le lit de la Broie, et se retrouve bientôt sur le rivage opposé dans un chemin qui conduit directement au château du sire d'Estavayer.

Parvenu au pied des murs, il entend chanter cette romance qui fit à Belp une si fâcheuse impression sur Gérard; mais qu'on juge de celle que dut éprouver Grandson, en l'écoulant. Jusqu'au bout. Deux fois on recommence cette complainte touchante, composée à l'instant où l'on croyait avoir à se plaindre d'une infidélité. Othon n'a pas de peine à retenir l'air; on ne peut l'oublier après l'avoir entendu, et sans y penser on le chante encore :

Ressouvenir de tant douce manie,
Au fond du cœur, demeurez-lui toujours.
Bien assez fût de délaisser sa mie,
Mais qu'en oubli ne mette nos amours!
Ressouvenir de tant douce manie,
Au fond du cœur, demeurez-lui toujours, etc.

Le sens des paroles, la voix, la manière de chanter, tout dit à Grandson quelle est la chanteuse. Emu jusqu'au fond de l'âme, attendri, il parodie le dernier couplet, et sa voix douce, mais sonore, se fait entendre sous la fenêtre de Catherine.

La voix de Grandson est trop présente à la dame d'Estavayer pour qu'elle puisse la méconnaître. Qu'il est doux de l'entendre si près de soi, sans avoir à se reprocher ce plaisir! Pour en jouir, elle s'avance un peu en dehors de la fenêtre; et dans l'instant où cette voix prononce son nom, la subite apparition de Gérard fait succéder l'effroi aux plus douces émotions. Il ne reste alors à Catherine que la présence d'esprit nécessaire pour prescrire au chevalier la retraite la plus prompte, par un signe de la main. Mais le ruban qui retenait ses blonds cheveux s'est dénoué, l'air qui joue entre porte et croisée le lui enlève... et Grandson incertain si c'est une faveur de l'amour ou du hasard, le reçoit dans son sein avant de partir.

Les forêts solitaires de la Chartreuse de la Lance eussent mieux convenu à Grandson que le palais d'Edouard, où sa mélancolie redoubla au milieu des fêtes. Le parc de Windsor lui rappelait le promenoir de Moudon; et malgré le mouvement de la foule, il croyait encore entendre la romance de Catherine. Isolé en quelque sorte, dans la société, par une préoccupation aussi profonde, le charmant Vaudois ne parut point avec tous ses avantages; et chacun se crut en droit de demander compte à Enguerrand du changement que huit années avait opéré chez son ami. Les beautés anglaises s'étonnaient surtout de ne point retrouver le compagnon d'armes du prince Philippe, tel qu'elles l'avaient vu à la suite du roi Jean; c'était bien sa tournure élégante et noble, ses traits avaient même gagné en se développant davantage; mais qu'était devenu ce désir de plaire, qui les animait autrefois?

L'adresse et la bonne grâce d'Othon se firent cependant encore admirer au tournois, quoiqu'il y parût avec un écu sans devise. Enguerrand se montra dans cette occasion, paré d'incarnat, en l'honneur de la princesse, avec une rose sur

son bouclier; et tous les chevaliers français qui lui formaient un cortège s'étant revêtus, à son exemple, des couleurs de quelque belle anglaise, leur courtoisie n'en fit ressortir que mieux l'indifférence d'Othon. « Quoi, disaient les dames, point de devise, point d'emblème? » Seulement, lorsqu'il parut le soir au banquet royal, on observa que son écharpe blanche était renouée par un ruban couleur de violette; et ce ruban mystérieux piqua d'autant plus la curiosité, que celui qui le portait cessait d'intéresser l'amour-propre. Mais la vérité devait échapper à toutes les conjectures: Enguerrand seul sut l'histoire du ruban violet; et comme quoi son ami l'ayant reçu sur les rives agrestes de la Broie, d'une main qui en faisait tout le prix, s'était plu dans ce jour de fête à s'en parer près de la Tamise.

Ce fut dans la chapelle de Windsor que le mariage de l'ami d'Othon avec la princesse d'Angleterre fut célébré. Peu de temps après, il rentra en France, afin d'y conduire sa charmante épouse. Devenue la compagne du plus brillant de tous les chevaliers français, jamais la fille d'Edouard ne regretta le rang qu'elle avait quitté pour lui.

Les factions qui venaient d'agiter la France n'étaient pas anéanties; et le roi Charles sentant le besoin de rassembler autour de lui les appuis du trône, avait cru devoir retenir à sa cour les princes ses frères. Il témoignait surtout au duc de Bourgogne cette confiance qui captive et l'avait engagé à quitter Dijon pour se fixer à Paris. Mais les bandes connues sous le nom de *Malandrins*, débris redoutables de la *Jaquerie*, profitant de l'absence du duc, avaient envahi la Bourgogne, dévastant, pillant et brûlant les châteaux, massacrant les propriétaires et remplissant les villes d'effroi. Les choses en étaient à ce point, lorsque le retour de Grandson vint changer la face des affaires. Joignant à la valeur brillante d'un guerrier les talents d'un négociateur, ce serviteur zélé obtint bientôt du comte Amédée de Savoie et des Bernois des secours suffisants pour repousser l'ennemi. Il remporta autant de victoires qu'il harsarda de combats, et la Bourgogne fut délivrée en six semaines.

C'est dans cette expédition que Grandson eut le bonheur d'arracher aux mains des *Malandrins* la fille du sage Philibert d'Espinasse, l'un des conseillers les plus chéris du roi Charles. Cette jeune dame était connue à la cour sous le nom de la *belle veuve*. Elle conçut pour son libérateur une passion malheureuse; mais il est difficile d'imaginer une position plus délicate que celle du chevalier; il se détermina à fuir la rivale de Catherine, observant ainsi rigoureusement les lois de l'amour et de l'honneur.

Othon revint triomphant dans sa patrie à la tête de ses soldats, et quand il entra avec sa troupe dans la bonne ville de Moudon, plusieurs habitants s'étaient rassemblés dans le château de Gérard pour voir passer le héros qui venait de délivrer la Bourgogne. Et le bon chevalier cherchant des yeux cette fenêtre où fut chantée la romance qui l'avait si vivement ému, aperçut sa dame parmi ce beau monde. Puis s'inclinant et faisant voltiger devant elle le *ruban violet*, il le porta imperceptiblement à ses lèvres, puis le serra dans son sein. Catherine seule remarquant ce signe, rougit et soupira.

Grandson apprit qu'ayant formé devant les tribunaux une demande en séparation, Catherine était sur le point de gagner sa cause. Mais voulant ménager la réputation de celle qu'il adorait, il partit immédiatement pour Paris.

(A suivre.)

Le demi-pot.

Cette expression : *demi-pot*, malheureusement trop familière aux Vaudois, se dit lorsqu'il s'agit d'une *bouteille* de vin. Si quelqu'un de nos paysans s'avisait de dire : apportez une *bouteille*, on l'accuserait de vouloir raffiner et de « faire le monsieur. »

Ce penchant à employer le langage populaire